

Copie d'une lettre ... au sujet de la contagion et de la quarantaine / [Charles de Banne D'Avejan].

Contributors

Banne D'Avejan, Charles de, Bishop of Alès, 1688-1744.

Publication/Creation

[Toulouse] : [J. Guillemette], [1722]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/bwnrmctj>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

I



C O P I E
 D'UNE LETTRE
 É C R I T E
 PAR M^R. L'EVÊQUE D'ALAIS.

Au sujet de la Contagion & de la Quarantaine.

VOUS voulez, MONSIEUR, que je vous fasse part des réflexions judicieuses de Monsieur notre Evêque sur la Quarantaine generale. Voici son écrit qu'il a eu la bonté de me communiquer.

Je ne faisois que d'arriver de Paris lorsque nous nous apperçûmes que la Peste étoit dans Alais. Je crus cette Ville perduë, veu la quantité d'Ouvriers & de petit Peuple qui s'y trouvent. Je les regardai comme une victime infaillible de cette Maladie. Cependant persuadé sur l'expérience de plusieurs Villes, qu'une Quarantaine generale faite avec exactitude, pourroit en arrêter le cours, je songeai serieusement aux moyens de l'établir; mais après avoir consulté avec les principaux & les plus senez des Habitans, nous la jugeâmes absolument impraticable.

I. Ayant fait faire le dénombrement exact des Habitans, de leurs moyens, & de la quantité des grains qu'ils avoient en provision, il se trouva que de cinq mille huit cens personnes effectives qui étoient dans la Ville, & environ six cens à la Campagne dans le blocus, il n'y en avoit que deux mille trois cens dix-neuf que l'on pût regarder comme aisez, dont les provisions ne montoient en tout qu'à deux mille deux cens sept salmées de bled, & cinq cens soixante-douze de mescle; en sorte que les autres quatre mille Habitans n'en avoient pas pour huit jours. Nous nous crûmes donc obligez, veu l'impossibilité de nourrir tant de monde, de procurer toutes les facilitez, afin que chacun pût continuer son commerce comme auparavant. Il fallut presque les y forcer d'abord, tant la frayeur les avoit saisis; & nous avons été heureux dans les deux premiers mois du blocus, de n'avoir pas cinq cens Pau-



vres à notre pain, qui auroient passé trois mille dans une Quarantaine generale, où tout travail & tout commerce cesse. Première difficulté alors insurmontable.

II. La Peste s'étant déclarée dans le mois de Septembre, & le blocus ayant été mis avant la fin des vendanges, nul Particulier n'avoit encore songé à faire la provision de bois; en sorte que tout le monde, & même les Boulangers, se trouverent en manquer à la fois. Cette disette a continué jusqu'à présent; & ce que fournissent les Communautés voisines, peut à peine suffire aux besoins de la Communauté d'Alais, & des Particuliers, qui sont obligez d'envoyer, ou d'aller plus d'une fois par semaine, chercher soit dans le Blocus, soit aux Barrières, ce qui leur est nécessaire de bois pour leur ménage. Deuxième difficulté aussi insurmontable que la première.

III. Lorsqu'on investit cette Ville, le Peuple étoit si serré dans les maisons, que j'en trouvai plusieurs où il y avoit jusqu'à quarante & cinquante Personnes, qui auroient été bien remplies de dix ou douze. Je suis venu à bout d'en séparer une partie; & après bien de la peine, il en reste un grand nombre où nous avons été obligez d'en laisser jusqu'à dix-huit ou vingt. Il y a encore plus de cent-cinquante maisons occupées chacune par douze ou treize Personnes, entassées & serrées dans des boutiques basses & humides, souvent sans cheminées, où on fait cependant le feu au milieu, & toutes d'une saleté affreuse. Troisième difficulté sans remède.

IV. Il n'y a pas dans toute la Ville la trentième partie des maisons qui ayent des puits; je ne crois pas même qu'il y ait vingt maisons où il y ait des lieux communs: en sorte que pendant plusieurs heures du jour on est obligé de laisser deux portes de la Ville ouvertes, uniquement pour donner aux Habitans le moyen de jeter leurs immondices. Les deux articles ci-dessus sont suffisans pour faire renoncer au projet d'une Quarantaine generale.

V. La plus grande richesse d'Alais consiste dans la culture de son terroir, l'un des plus abondans & des plus fertiles de la Province. Un grand nombre de Travailleurs qui ont chacun une nombreuse famille, sont occupez à le faire valoir depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Ces gens-là font le quart de la Ville: ils sont accoutumés à supporter sans cesse le froid & le chaud, & à un travail long & pénible. Cette terre si abondante ne produit qu'à force d'être travaillée avec grand soin. Enfermez ces Travailleurs pendant soixante, quatre-vingt ou cent jours que dure une Quarantaine generale; enfermez-les dans ces maisons obscures qu'ils n'habitoient que la nuit, & laissez cette terre pendant trois mois sans culture, vous achevez de ruiner les Aïsez, qui ne retireront plus rien de leurs terres abandonnées; & vous faites perir la moitié des Travailleurs dans les ordures & dans l'infection.

VI. Il n'est pas possible de s'assurer de la clôture du quart des maisons; la plus grande partie ne fermant qu'en dedans. Quelle sûreté pour une Quarantaine dans une Ville où la différence de Religion a souvent fait faire bien de mauvaises démarches? Quels obstacles à opposer à un Peuple volontaire & nombreux, qui passe aisément d'une crainte servile à une confiance téméraire?

Ce sont là les principales raisons qui m'empêcherent alors de mettre la



Ville d'Alais en Quarantaine generale. Comme l'arrivée des grands secours, tant en bled, qu'argent & bestiaux, que Son Altesse Royale nous a accordés, a fait croire à quelques Personnes, qu'il seroit à propos d'essayer presentement cette Quarantaine generale; j'ai crû devoir donner les raisons qui me la font regarder comme aussi impraticable qu'auparavant, & beaucoup plus dangereuse.

Je dis donc premierement, que la plupart des difficultez proposées ci-dessus subsistent toujours, malgré les secours abondans que nous avons reçû; puisque le bois y est également rare, les maisons trop pleines, obscures, sales & mal saines, sans puits & lieux communs; que le terroir a toujours également besoin de la culture des Travailleurs, la clôture aussi difficile à faire observer, & sur-tout la moitié des provisions des Aisez étant déjà consumées.

Secondement, quelque liberté qu'on ait laissé aux Particuliers de vâquer à leurs affaires, ils sont la plupart si attentifs pour éviter les communications suspectes, qu'exceptant ceux qui sortent pour la culture des terres ou la promenade, tous les autres restent chez eux; & l'on voit moins de monde en mouvement dans les ruës, qu'il n'y en devoit avoir pour le service necessaire de tant de prisonniers.

Je dis en troisieme lieu, que la Quarantaine entreprise presentement seroit dangereuse, fondé sur ce qu'elle n'a jamais réüssi qu'au commencement de la Maladie, ou lorsque le Mal étoit amorti, après avoir enlevé la moitié ou les deux tiers des Habitans d'une Ville. On sçait que si elle a paru avoir quelque succès dans Aix, Toulon & Arles, ce n'est qu'après que la Peste a fait des solitudes & de vastes cimetières de ces Villes, & détruit la moitié des familles. L'exemple d'Avignon à qui la Quarantaine a coûté si cher, ne doit pas être tenté; & je crois que l'on peut apprendre de la Ville de Marseille qui n'en a point fait, que le bon ordre, la confiance, les attentions continuées sont seuls capables d'arrêter le Mal malgré sa furie.

Cependant quelque persuadé que je sois de la validité de ces raisons, je soumettrai mon jugement & mes sentimens aux lumieres des Personnes qui ont plus de connoissance des effets de la Peste, & des moyens d'en délivrer une Ville, que je n'en puis avoir acquise; quoique depuis près de quatre mois nous ayons travaillé avec assez d'exactitude & quelque succès, à repousser les continuelles attaques de cette Maladie. J'avouë même que je n'y sçai d'autres moyens que de suivre à la rigueur, dans tout le cours du Mal, ce que nous avons pratiqué jusqu'ici, qui consiste à faire faire dans chaque Isle ou Quarré de maisons tous les matins de bonne heure, un appel general de tous ceux qui l'occupent par deux Quarteniers pour chacun, gens d'honneur & de probité, qui vont de maison en maison faire descendre ceux qui y habitent, dont ils ont un registre exact. Cet appel fait, les Quarteniers vont rendre compte au Bureau de Santé de l'état de leur quartier par un billet signé des deux, & marqué de leur numero. Ce billet s'enregistre sur le champ dans un Livre destiné & disposé pour cela, qui est l'état de la Ville divisée en trente-quatre quartiers. S'il s'y trouve de nouveaux Malades, on les envoie visiter dans le moment pour en rendre compte, & empêcher qu'ils

4

ne communiquent point avec le reste de la Ville. Si le Malade est suspect, on le met en Quarantaine, & l'on établit un Sentinelle à la porte. Si la Maladie est déclarée Peste, on envoie le Malade dans une chaise aux Infirmeries, & l'on conduit les Cohabitans de cette maison dans des métairies à la campagne pour y faire la Quarantaine, où ils n'entrent qu'après avoir été parfumez & revêtus de nouveaux habits sains depuis les pieds jusqu'à la tête. Dès qu'ils sont partis, on a soin de désinfecter les maisons, & d'emporter les effets des Pestiferez dans un lieu destiné pour les purifier. On ne laisse rentrer ces Personnes des Quarantaines dans la Ville, qu'après avoir passé soixante jours dehors, sans avoir été ni habité avec des Malades. Par ces attentions suivies, nous n'avons jamais eu dans l'Infirmerie soixante Malades à la fois. Je crois bien que la Maladie peut faire un effort: aussi avons-nous des Infirmeries en état pour près de trois cens Malades. Mais quelle raison de se persuader qu'elle en puisse faire un si considerable, après une résistance de plus de quatre mois? Cependant tout dépend de Dieu, qui frappe où il veut, & quand il lui plaît.

Depuis quinze jours nous n'avons eu que quatre Malades. Je suis toujours, &c.

A Alais le 4. Février 1722.

A T O U L O U S E ,

Chez **J E A N G U I L L E M E T T E**, Imprimeur & Libraire Juré de
l'Université, rue de la Porterie, à la Pallas.

A V E C P E R M I S S I O N.